NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 5 1959

Philosophie ou théologie de l'histoire? (II)

André DE BOVIS (s.j.)

p. 17 - 461

https://www.nrt.be/es/articulos/philosophie-ou-theologie-de-l-histoire-ii-1912

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Philosophie ou théologie de l'histoire ?

INTRODUCTION AU PROBLEME DE LA REVELATION
(*suite*)

IV

C'est alors que se présente à nos hésitations et revendications la seule métahistoire concrète, qui tienne compte et de l'esprit et de la matière, qui est en outre à l'origine de toute métahistoire.

Ce n'est pas une philosophie de l'histoire, c'est une théologie de l'histoire. Cependant elle assume tous les postulats métaphysiques que nous avons rencontrés précédemment. C'est la conception chrétienne. Elle a inspiré l'histoire idéaliste et l'histoire matérialiste. Elle maintient unis et convertis les traits antinomiques de ces deux types.

Cette conception a été assez souvent exprimée, en ces derniers temps, pour que nous n'ayons pas à en faire un exposé exhaustif. Répond-elle aux exigences de l'Esprit, projette-t-elle quelque lumière sur les énigmes de l'histoire? c'est la seule question à laquelle nous souhaitons répondre.

Le Terme et son Avènement.

L'histoire chrétienne annonce que le temps est maturation. La durée possède un sens plénier, puisqu'elle constitue, en toutes ses étapes, la « prophétie » du Terme, c'est-à-dire tout à la fois la préparation et la prédiction de l'Avenir.

Structures formelles! dira-t-on peut-être. En aucune façon. L'avènement promis au déroulement des siècles n'est rien d'autre, en effet, que l'Avènement de l'humanité historique et concrète sous les espèces de la « nouvelle créature », du *novus Adam*. C'est une Cité nouvelle, **elle est faite de vivants concrets, corps et âmes. Elle est universelle.**

Tout homme peut s'y présenter, chacun a reçu le pouvoir réel de s'y faire introduire après avoir reçu le droit d'y accéder. Il n'y a point de privilégiés du temps, en ce sens que seuls les derniers venus y seraient admis. Il n'y a point non plus de privilégiés de l'intelligence ou de l'éducation, comme si les seuls esprits introduits au Savoir spéculatif obtenaient le droit de prendre rang dans la Cité Nouvelle.

Une seule condition est posée et elle est toute spirituelle, ignorant les distinctions de classes, de temps, d'intelligence : donner un consentement personnel et effectif à l'Avènement de la Cité, agir en ordonnant son action vers la Société future, épouser le sens de l'Histoire Sainte.

Sous cet aspect, l'histoire universelle et l'histoire personnelle se rejoignent. L'histoire universelle est le confluent des histoires individuelles. Le temps de l'Humanité marche vers l'Avènement, dans la mesure où l'histoire de chacun s'oriente librement vers la construction de la Cité nouvelle.

En celle-ci repose la justification de tout et de tous, du temps personnel et du temps universel.

Toutefois la Société nouvelle n'est l'Avènement de l'Humanité que pour s'édifier progressivement sur l'Homme Véritable et en lui. Dans la mesure où le Christ, vrai Dieu et vrai homme, assume en quelque façon l'humanité tout entière et l'exhausse jusqu'à lui, dans la mesure où celle-ci s'approprie en lui son essence, l'humanité accède à l'authenticité définitive, dont Marx rêvait à ses heures. Mais elle n'y parvient point par elle-même. Elle ne le peut, car l'authenticité humaine est plus haute que nature. L'humanité n'y parvient que par le Christ, plus haut que l'homme et cependant identique à l'homme.

Dans ces conditions, le déroulement des siècles est une métahistoire. Chaque instant ouvre, en effet, la possibilité divine du Terme, offre l'occasion d'intérioriser, de « revêtir » le Christ Jésus, de procurer l'Avènement de la Cité sainte, qui est le Christ parvenu à la plénitude de son âge (Ep 2, 15). C'est pour aboutir à ce Terme surnaturel que le temps est donné et qu'il passe, pour rien d'autre que cela.

Ainsi donc c'est le Christ, à la fois présent et futur, historique et mystique, individuel et total, qui suscite l'histoire quotidienne. Il est tout à la fois Raison suffisante et Fin dernière, car « Dieu nous a élus dans le Christ, dès avant la création du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus-Christ » (Ep 1, 4-5), « dessein bienveillant qu'il avait formé en lui par avance... : ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ » (Ep 1, 9-10).

Tel est le Terme : Dieu tout en tous, — c'est-à-dire le Christ, l'Homme Nouveau en sa plénitude, la Cité Sainte.

Quand le Christ enfin accompli paraîtra, alors « le temps aura changé de signe ». La Cité Nouvelle se dévoilera, qui descend de Dieu, « dont l'Agneau est la lumière » (Ap 21, 23). Dans le Christ plénier, la précarité se muera en stabilité vivante, les divisions en unanimité. Tout mal et tout malheur seront dépassés à jamais : « de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri, de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Ap 21, 4).

Sur le Terme triomphant ne pèse aucune menace de régression ou de corrosion, car « le Christ demeure pour l'éternité » (He 7, 24). Transcendance et immutabilité divines sont définitivement les dimensions de l'humanité vraie. « Voici que je fais l'Univers nouveau », proclame le Maître de l'Histoire, « et les justes régneront pour les siècles des siècles » (Ap 21, 5 ; 22, 5).

Ainsi, dans le Christ total, vrai Dieu et vrai homme, Homme nouveau solidaire du genre humain tout entier, l'histoire réelle et concrète possède le Terme absolu, la Valeur transcendante, le sens irréversible que réclame toute métahistoire. Dans le Christ et par le Christ, le déploiement temporel, chargé d'humanité, reçoit une consistance impérissable. Dans notre temps et pour ce temps que nous vivons, le Christ plénier est immédiatement et directement l'Absolu de signification et de valeur, — présent au temps des hommes pour le valoriser indéfiniment, — transcendant au temps des hommes pour l'élever infiniment.

Collaborer à l'histoire.

Le christianisme proclame donc l'existence du Terme absolu, Parousie du Christ et Christ total. Il affirme également que cet avènement est confié à la libre coopération du genre humain. « Nous sommes, en effet, les auxiliaires de Dieu » (I Co 3, 9).

L'homme est convoqué, non pas pour regarder l'Avènement approcher, mais pour le faire, pour le hâter. Toute l'existence se trouve compromise dans cette sommation : l'esprit jusqu'en ses replis les plus secrets et ses pensées inavouées, le corps avec tous ses gestes. Tout dans l'homme est sollicité de revêtir le Christ, d'accéder à l'Homme Nouveau dès maintenant en vue d'un éternel demain, tout en l'homme aussi est susceptible de promouvoir la Cité Nouvelle : prier ou lutter pour le pain quotidien, travailler ou se reposer, croire, espérer ou aimer, se réjouir ou pleurer... Aucun acte n'est absolument étranger à l'Avènement, surtout dès que l'intention spirituelle pointe effectivement vers le Christ. « C'est là le culte spirituel que vous avez

à rendre », déclare saint Paul (Rm 12, 1), c'est là aussi la coopération que nous devons à l'histoire, à la construction commune des « nouveaux cieux » et de « la nouvelle terre ». Puisque Dieu a remis l'achèvement du temps aux mains de l'humanité, que celle-ci se mette donc au travail et qu'elle accomplisse son destin : l'Homme Nouveau.

Dès l'origine, le christianisme a su que telle était la fonction dévolue à l'humanité et telle la dignité reçue. De façon directe et pratique, saint Pierre l'indique, parlant au peuple de Jérusalem après la guérison de la Belle Porte : « Repentez-vous et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés et qu'ainsi le Seigneur fasse venir le temps du répit », parousie du Christ et restauration universelle (Ac 3, 19-20). C'est dans le même sens que Pierre, de nouveau, s'exprimera dans la seconde Epître (3, 11-13).

De notre collaboration dépend donc l'Avènement et nous pouvons justement revendiquer le privilège et l'honneur de faire l'histoire pour une part qui est nôtre, et de la conduire à son Terme par un acte qui est nôtre.

Par quel itinéraire conduirons-nous l'Histoire à son Terme? Il est vain d'en vouloir donner des représentations. Qui peut décrire l'avenir? Une seule question importe : le cheminement des siècles parviendra-t-il certainement à l'Avènement? le triomphe en est-il assuré?

Il semble bien que non. Le christianisme proclame l'homme pécheur, inévitablement par sa naissance, inévitablement par sa volonté ultérieure. Le christianisme, semble-t-il, se trouve dans une situation pire que le marxisme lui-même, pire que le déisme, pour prédire le triomphe de l'histoire.

Et, de fait, la pensée chrétienne sur l'histoire ne serait qu'une impasse, tout comme les conceptions matérialiste ou idéaliste, si Dieu ne possédait le secret de se faire l'âme de notre propre liberté, si Dieu ne trouvait en son Fils, Jésus-Christ, le moyen de se faire immanent au temps sans y perdre sa transcendance, d'être à chacun plus présent que chacun ne l'est à soi-même.

Présence de Dieu à l'histoire.

Il faut s'arrêter un moment à considérer ce point. Cet examen permettra de comprendre pourquoi l'Histoire ne saurait manquer de réussir.

La Révélation chrétienne l'affirme donc, souvent et avec force : Dieu s'insère dans le temps de l'humanité. Le Terme absolu, transcendant, définitif s'étend lui-même au long de notre durée. Comment? De plusieurs façons, dont il suffit de relever ici les plus décisives.

La première manière, celle qui est le signe et l'instrument efficace

— le sacrement — de toutes les autres, c'est la présence historique du Verbe Incarné à une portion du temps, limitée et contingente, la durée d'un homme, — à une nation limitée et contingente, le peuple juif, — à une civilisation limitée et contingente, la Palestine du premier siècle. Telle est l'insertion du Verbe de Dieu dans les déterminismes sociologiques, tel est l'assujettissement consenti par la Liberté Incréée aux libertés créées.

Or, parce que le Verbe de Dieu s'est fait l'un de notre race, il est aussi le frère éminent de tout homme venant en ce monde. Aucun de ses humbles frères ne peut donc exister sans une relation insécable au Christ, à l'Homme par excellence. Personne n'entre donc dans l'humanité sans être lié au Seigneur Jésus, sans en porter en quelque manière les traits de famille, quand bien même il n'en aurait pas l'esprit de famille. Pour tout homme, appartenir à la race humaine c'est avoir pour vérité, non pas seulement des lois formelles, mais la Vérité unique et concrète qui est le Christ vivant. Appartenir à la race humaine c'est être soumis à l'appel du bien, qui n'est pas seulement loi formelle de l'agir, mais l'unique Valeur vivante qui est le Christ Eternel. Bref, le Mystère de l'Incarnation affecte la nature humaine jusqu'en sa texture ontologique et détermine — par grâce — une orientation vers Celui qui est le Premier-né de toute créature, le Premier de l'Ordre total. Polarisation de l'être en vertu de la Présence divine dans la série des hommes, tel est le reflet, posé sur la nature, du Mystère de l'Incarnation.

Tout homme est donc constitué par un mode d'exister qui le rend solidaire de l'Homme-Dieu. Le Verbe Incarné est devenu, en raison de l'Incarnation, pour tout homme « le lieu naturel », le pôle d'attraction. Il est, en chacun, structure d'existence [46]. Telle est la manière la plus humble dont Dieu se fait coextensif à l'histoire. Elle est indépendante de l'accueil que lui réservent ses frères humains, elle est donnée avec l'existence.

Il en est une autre, plus haute. Elle dépend, celle-là, de la liberté d'un chacun. Dieu n'entre ici dans l'histoire par le Christ que dans la mesure où nous le lui permettons, dans la mesure où nous lui offrons l'espace de nos existences pour y déployer la pleine stature de l'Homme Nouveau.

A vrai dire, ce mode plus haut constitue déjà, par lui-même, l'anticipation de la phase terminale du Temps, les arrhes de la Cité sainte.

46. Qu'on veuille le remarquer : il ne s'agit pas ici de la « grâce » au sens technique, mais d'un don fait par grâce, c'est-à-dire accordé gratuitement et surajouté. C'est mettre en œuvre la pensée des Pères grecs (cfr L. Malevez, *L'Eglise Corps du Christ,* dans les *Rech. de Sc. Relig.,* 1933). L'élucidation spéculative de cette conception est faite de manière différente par les auteurs (cfr Hocedez, Malevez, K. Rahner...).

Il n'est rien d'autre en effet que la communion de tous dans la vie de l'Unique Fils de Dieu. C'est la grâce. Elle imprègne, selon que nous y consentons, tous les instants de notre durée, elle sollicite chacun de construire plus belle la Cité universelle.

Ainsi le Verbe Incarné pénètre dans l'histoire, l'Eternité se rend contemporaine de la durée. C'est le principe qu'énonce l'Ecriture sainte elle-même : « Le Christ hier, aujourd'hui et à jamais » (He 13, 8). C'est pourquoi, sans aucun doute, Abraham a pu voir le Jour du Christ et s'en réjouir (Jn 8, 57), Isaïe apercevoir quelque chose de la Gloire du Messie (Jn 12, 41).

Présent dans le « Hier » aujourd'hui dépassé, le Christ demeure présent dans le « Maintenant » de chaque jour : « Je suis avec vous pour toujours » (Mt 28, 20). C'est qu'en effet aujourd'hui encore le Christ se fait le contemporain de nos existences par les médiations sacramentelles : « Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang ». Et demain, comme aujourd'hui, l'histoire se poursuivra contenant cette même présence, car le Christ est notre avenir, indéfectiblement. C'est promesse divine : « Et moi, je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20).

Dieu dans le Christ s'est donc rendu immanent au temps des hommes. Mais aujourd'hui comme autrefois, c'est une histoire déterminée dans l'histoire, c'est un temps circonscrit dans le temps, qui médiatise la présence du Christ aux événements, plus intimement.

Si la durée d'Israël a été l'instrument par lequel Dieu a commencé d'entrer en contact avec l'humanité, le temps de Jésus de Nazareth fut le moment privilégié où le Verbe s'insérait personnellement dans le temps universel. Et maintenant, c'est par le temps de son Corps, l'Eglise, que le Christ continue de se faire présent à l'histoire. C'est à l'instant de la Présence sacrificielle, sacramentelle et réelle que s'élabore, dans l'Eglise, la transmutation de la société humaine en peuple de Dieu, et celle du peuple de Dieu en Cité éternelle. C'est dans l'histoire sacramentelle de l'Eglise que le temps naît efficacement à l'Eternité.

Ainsi pensait saint Augustin. Reprenant les images de l'Apocalypse, il déclare que la Cité Nouvelle descend tous les jours du ciel, la grâce de Dieu accroissant tous les jours par le Baptême le nombre de ceux qui seront citoyens de la Patrie définitive [47].

---

47. « Et e caelo quidem ab initio sui descendit (ista civitas caelestis) ex quo per huius saeculi tempus gratia Dei desuper veniente per lavacrum regenerationis in Spiritu Sancto misso de caelo subinde cives eius accrescunt » (*De civitate Dei*, 20, 17; *P.L.*, 41, 682).

L'aboutissement de l'Histoire sainte.

S'il est une croyance éclatante dans le christianisme, c'est bien la foi au triomphe de l'histoire en Jésus-Christ et par Lui, ainsi que nous le remarquions plus haut. Ce n'est pas une foi injustifiable, au moins en ce sens que c'est une foi pleinement cohérente avec elle-même.

Le temps aboutit en effet, la durée se solde par une victoire, parce que Dieu s'est mis à l'œuvre, personnellement et sans discontinuer, à l'intérieur du temps des hommes, pour l'orienter et le conduire au Terme qui est le Christ total. Dieu — et Dieu seul — peut faire cela, car Lui seul peut, sans violer la liberté, la mouvoir du dedans par sa grâce, par l'Esprit de Jésus-Christ. Dieu intervient, non du dehors, mais à l'intérieur des libertés, donnant la grâce qui est la vie de son propre Fils. Or cette participation surnaturelle éveille au cœur de la liberté les désirs et les aspirations du Fils de Dieu : accueillir le temps de nos existences, l'ordonner à l'histoire universelle que Dieu veut construire. La grâce, c'est la voix du Fils qui « parle au cœur » (Os 2, 16) et inspire d'aimer ce que Dieu préfère. Ainsi naît, doucement et efficacement, le mouvement spirituel qui va dans le sens de l'Histoire, vers l'accomplissement de la Cité sainte.

C'est pourquoi — Dieu merci! — nous n'avons pas à craindre que le mouvement historique s'enlise ou échoue misérablement. L'Histoire réussira, de par Dieu, sous la direction des libertés humaines, divinement séduites, cimentées par l'Amour au profit du Terme, la Cité sainte.

C'est ainsi que Dieu, en pleine humanité, fait l'histoire des hommes. Tout-puissant parce que Tout-aimant, Lui seul peut garantir et garantit de fait que l'Histoire aboutira à son Terme, par la coopération des hommes libres. Lui seul le peut, en dépit des refus réels, en dépit des retards apportés librement par certains, parce qu'il est présent à la liberté de tous. Lui seul le veut. Tel est le sens de sa Fidélité.

La présence de Dieu à l'Histoire est donc une affirmation capitale. C'est encore cette Présence — si mystérieuse soit-elle — qui éclaire et justifie la réponse à une autre interrogation. Comment, demandera-t-on, l'histoire contingente, facticité pure selon les apparences, peut-elle se dépasser elle-même dans la Transcendance, l'Absolu, le Définitif, l'Eternel? A cette question l'histoire matérialiste ne saurait donner une réponse positive qui soit justifiée. L'histoire idéaliste ne le pourrait qu'en immergeant Dieu dans l'histoire, en l'y anéantissant finalement, se condamnant ainsi à ne pouvoir justifier sa réponse positive.

La pensée chrétienne invoque la Présence personnelle de Dieu au temps. Si l'histoire transcende la pure facticité et se dépasse elle-

même dans l'absolu, c'est parce que l'Eternité est déjà donnée dans le temps sous les espèces de Jésus-Christ et de son Corps qui est l'Eglise. La vie personnelle de Dieu est déjà à l'œuvre dans la vie temporelle des hommes. L'histoire aboutit donc à l'Eternité de Dieu parce qu'elle la porte et la contient depuis l'origine « de bien des manières et en des formes différentes » (He 1, 1).

Coopérer à l'histoire. Dernière question.

La doctrine chrétienne justifie donc la croyance au triomphe de l'Histoire. Elle explique aussi comment ce triomphe est réalisé grâce à une collaboration humaine effective.

Or, au sujet de cette collaboration, une question demeure que nous avons déjà effleurée. La contribution que l'homme est appelé à apporter à l'histoire est certainement faite de l'intention spirituelle qui vit au fond de tous ses actes concrets. Mais cette contribution à l'avènement du Terme Dernier est-elle faite aussi de la réalité apparente et matérielle de ces actes? Plus directement, la question est la suivante : la contribution de l'homme à l'histoire est-elle aussi constituée par les formes de l'action temporelle et technique, par les œuvres d'une civilisation? Ou bien, ces réalités historiques n'ont-elles aucun rapport avec l'avènement du Terme?

A ces questions le christianisme apporte une réponse de principe. Elle se trouve dans le dogme de la résurrection des morts. En effet, cette doctrine met en évidence, dans un cas privilégié, une intégration réelle de la matière cosmique à la Cité Nouvelle, Humanité nouvelle, « nouveaux cieux et nouvelle terre ». Ainsi est déclarée la solidarité entre la matière et l'esprit, pour un Terme qui les transcende tous deux [48].

Plus précisément, la pensée chrétienne s'énonce de la manière suivante : le temps de l'histoire, sa durée, les formes des civilisations, l'œuvre des siècles sous toutes ses formes ne sont pas des phénomènes dépourvus de sens par rapport au Terme de l'Histoire. Ils ne sont pas que vanité ou « le rêve d'une ombre ». A travers le corps et l'âme des hommes, ils conditionnent l'avènement de l'Homme Nouveau, et cela pour une part certaine. Quelle part? Il n'est pas possible de le dire, sinon en principe. Il nous est déjà beaucoup de savoir que la croissance du Temps dépend en quelque façon de la constitution d'une société terrestre convenablement agencée, digne de l'homme, préfigurant tant bien que mal la Société définitive et supra-terrestre. C'est à cette réussite ultime que s'efforce l'Histoire Universelle à travers les histoires personnelles, s'il est vrai que « la création en

48. Ce mystère apporte une solution au problème difficile de la survie personnelle (cfr note 45).

attente aspire à la révélation des fils de Dieu » et espère, « elle aussi, être libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8, 19-21).

Mais tout cela n'est possible, redisons-le, que parce que le Christ, l'Homme-Dieu, s'est rendu présent à l'histoire de tous les temps, y déposant un levain d'immortalité. Autrement dit, l'histoire, qui passe, s'écrit et se raconte, charrie plus que l'homme, plus que les œuvres de l'homme; elle est théophore. C'est pourquoi le temps de l'*homo faber*, le temps des civilisations, peut être aussi le temps de la coopération à l'Histoire sainte. Il peut, à son dernier jour, éclore en Eternité, comme la fleur se dépasse dans le fruit.

V

Ayant ainsi dessiné la courbe de l'Histoire, telle que l'entend la pensée chrétienne, considérons l'accueil qu'il faut lui réserver.

L'histoire chrétienne est une histoire concrète, autant que l'histoire marxiste. Elle se développe sous l'action des hommes réels, sous la poussée de leurs besognes, de leurs œuvres, de leurs peines et de leurs souffrances. Mais plus concrète que la perspective marxiste, la perspective chrétienne intègre la mort. C'est le dernier travail, c'est la dernière peine, le dernier acte offert à la liberté, l'ultime collaboration à l'histoire. Elle a un sens. Ou du moins elle peut avoir un sens, si elle reproduit, avec la grâce divine, la mort de Jésus-Christ, autant que faire se peut.

En même temps et sous un autre aspect, l'histoire chrétienne recueille tout ce qu'il y a de valable dans l'histoire idéaliste. C'est l'Esprit Saint, Esprit de Dieu et Esprit du Christ, qui fait l'histoire souverainement et la mène à l'éternité. Nul autre que l'Esprit ne pourrait y réussir. Par Lui, Dieu est communicable et communiqué, présent à tout homme et à tout instant, immanent à la durée sans y compromettre son absolue transcendance. C'est l'Esprit qui, intériorisant le Christ Jésus en toute âme accueillante, entretient la croissance de l'Homme Nouveau jusqu'au dernier Jour. C'est pourquoi le temps où l'Esprit demeure indéfectiblement introduit au Savoir absolu, qui est Vision béatifiante.

Mais la question préalable demeure : l'Histoire chrétienne est-elle vraie? Autrement dit et pour interroger sur l'essentiel directement : est-il croyable que Dieu en Jésus-Christ ait révélé et fondé le sens de l'histoire?

On ne peut répondre à cette question de manière satisfaisante, sans d'abord prendre en considération la situation concrète de l'homme.

La condition humaine, découverte progressivement au travers de l'histoire, est bien loin d'être transparente à la réflexion critique. L'homme demeure à lui-même partiellement inconnu et il exige que cette situation ne soit que provisoire. « Je veux voir », revendique A. Camus. Mais comment dépasser le partiel et l'obscur?

Bien plus, livré à sa condition native, l'homme est le plus sérieux obstacle au triomphe de l'histoire. On nous le dit de tout côté et la réflexion critique ne peut écarter cette évidence, nous l'avons constaté. L'histoire est toujours, en raison de l'homme, exposée au péril de l'absurde, parce qu'elle baigne inévitablement dans le mal et l'ignorance.

Si Dieu est un Dieu vivant et personnel, si l'histoire est son projet, s'il ne peut en être absent, — comme nous devions le reconnaître, — serait-il incroyable que le Maître du temps ait donné la réponse à nos questions essentielles sur l'histoire? Ce ne peut être invraisemblable, si l'histoire est en vérité le projet de Dieu confié à la coopération des hommes. En effet, tant qu'elles ne sont pas résolues, nos interrogations, nos incertitudes, grèvent notre décision, retardent notre élan en faveur d'un Avènement, trop voilé pour nous entraîner, trop difficilement certain pour nous séduire. Inconnu ou mal connu, le Terme de l'Histoire est à nos yeux moins désirable, moins désiré de fait. Il est donc moins assuré aussi.

Si Dieu veut donc protéger son dessein qui est l'Avènement du Sens définitif, il est pratiquement nécessaire que les hommes sachent, à n'en pas douter, vers quel Terme réel s'écoule le Temps, par quels moyens concrets chacun doit s'efforcer de le promouvoir. Une révélation qui nous renseignerait n'est pas simplement plausible, elle est indispensable. Nous n'avons qu'une seule existence à vivre et il faut savoir tout de suite! Or, pour nous, toutes les certitudes sont solidaires les unes des autres, mais toutes les incertitudes aussi. Ce qui n'est pas clair enténèbre les vérités voisines et les rend douteuses, malgré que nous en ayons. Ce qui est impraticable aux uns ralentit la marche des autres.

Pourquoi Dieu ne tiendrait-il pas compte de la condition de ceux qui lui doivent leur présence dans l'histoire et ont reçu de lui la charge de la conduire à son Terme? Pourquoi refuserait-il de les soutenir et de les éclairer par une parole ou par une présence plus intime et plus active, puisque aussi bien l'Histoire n'existe que par Lui et que pour Lui?

Cette hypothèse s'est-elle réalisée en fait? cette éventualité a-t-elle pris corps?

Il ne suffit pas, pour établir une réponse affirmative, que la doc-

trine chrétienne de l'histoire, qui se présente comme révélée, correspond point pour point aux requêtes essentielles de la pensée critique. La démonstration d'une cohérence intrinsèque n'est pas encore l'affirmation de la réalité d'un fait — de la révélation, dans le cas présent. Seules, en effet, l'histoire et l'expérience de l'histoire concrète peuvent être sommées de répondre à notre question, car « l'étude du monde est pour nous la seule voie de la connaissance et la réalisation dans le monde est le seul chemin possible de la réalisation existentielle [49] ».

La réalité d'un fait ne s'aperçoit qu'à travers une expérience directe ou indirecte. Que l'homme interroge donc les faits, qu'il s'ouvre aux témoignages historiques, qu'il s'adresse à la mémoire de l'humanité, qu'il replonge dans la société qui le porte. Il ne saurait être question pour lui de connaître, de se faire, d'exister hors du temps et de la collectivité, hors du passé et de la tradition.

Retourner à l'histoire n'est donc rien d'autre que retourner à soi-même, devenir ce que l'on est. C'est pourquoi rien n'est plus nécessaire, rien n'est plus légitime en même temps.

Mais alors est commencée une démarche nouvelle. Elle ne sera plus seulement réflexion critique, mais expérience concrète. Il le faut, puisque la réflexion critique elle-même l'exige, en exigeant que soient pris en considération les faits et en posant que l'homme ne s'accomplit que dans l'histoire vécue.

Démarche nouvelle, puisque les objets d'investigation sont désormais les événements, les documents, les réalités contrôlables. Démarche nouvelle encore, parce que « la pointe chercheuse » ne sera plus principalement la pensée abstraite et logicienne mais l'esprit avec toutes ses puissances. Il ne s'agit plus seulement de raisonner, mais d'apercevoir, de voir, de concevoir. Il y faut l'intelligence et l'amour de tout ce qui est, amour informé par la raison, raison aiguillonnée par l'amour. C'est que, pour repérer le réel immuable dans l'expérience mouvante, pour interroger droitement sur l'existence et le destin de l'homme, il faut d'abord être homme au sens plénier du terme, être ouvert à l'existence totale.

Cette démarche, nous n'avons pas à l'entreprendre ici. Elle suppose bien des enquêtes historiques et notre intention se borne simplement à dessiner une introduction au problème de la révélation. Mais nous pouvons indiquer d'un mot les questions qui demeurent en les rattachant aux précédentes.

---

49. K. Jaspers, *La foi philosophique*, p. 50. Cfr aussi A. Hayen, dans *L'homme et l'histoire*, p. 325; K. Rahner, *Hörer des Wortes*, 1941, pp. 138-149. — **L'histoire en effet est le seul domaine dont on puisse démontrer à priori** qu'elle est le lieu où l'homme a le devoir d'être attentif à une révélation éventuelle.

Nous avons dit que la doctrine chrétienne sur l'histoire élucidait celle-ci d'une manière cohérente. Cependant une telle doctrine renvoie incessamment et aboutit au Mystère, c'est-à-dire à des affirmations dont nous ne pouvons percevoir par nos lumières naturelles la vérité intrinsèque. Accueillerons-nous alors le Mystère? au nom de quoi?

A défaut d'évidence intrinsèque, le Mystère proprement dit n'est recevable et ne doit l'être qu'en raison d'une attestation tellement irréfutable et décisive qu'elle abolisse en droit tous les doutes, toutes les objections, toutes les fins de non-recevoir. Or, précisément, cette attestation soutient le Mystère chrétien de l'histoire. Celui-ci a été enseigné immédiatement par Dieu prenant position dans l'histoire concrète, s'adressant aux hommes engagés dans le temps, se faisant lui-même le Témoin Primordial.

Critiquement, il n'y a plus rien à exiger, car aucune attestation ne saurait surclasser le témoignage personnel du « Véridique » (I Jn 5, 20). Si Dieu a parlé un langage proportionné à l'homme, un langage infaillible garanti contre toute déformation, un langage contrôlable, enregistré et conservé, — la doctrine que véhicule ce langage ne saurait être controuvée.

Critiquement encore, il n'y a plus à interroger sur les titres que présenteraient d'autres religions. L'attestation absolue est au bénéfice du christianisme. D'ailleurs aucune autre doctrine ne s'est jamais présentée comme ayant été prononcée par Dieu en personne devenu homme véritable et « trouvé tel qu'un homme » (Ph 2, 7), s'exprimant dans le langage d'une civilisation contingente. Dans de telles conditions, la pensée chrétienne sur l'histoire n'est pas une doctrine parmi d'autres, même la plus haute et la plus cohérente, elle est *la* doctrine de l'Histoire, *la* vérité sur le Temps, et elle ne peut être que cela.

Réellement cependant la question demeure entière. Les remarques critiques précédentes n'ont fait que repousser plus loin le problème décisif que voici : à quels signes historiques, dans quelle expérience a-t-on reconnu la présence du Témoin Absolu? quelle vérification a-t-on que Dieu a parlé personnellement un langage d'homme aux hommes, sur la terre des hommes? Toute la question se concentre finalement dans l'interrogation suivante : Jésus-Christ est-il le Fils de Dieu au sens propre de l'expression? s'il l'est, comment le savons-nous?

L'histoire alors est invitée à fournir les éléments de la réponse. C'est à elle de présenter les motifs valables d'une réponse affirmative et de la justifier sur le plan de l'expérience. En d'autres termes, **la première et la dernière besogne qui incombe à l'homme est de recon-**

naître le sillage divin laissé à la surface de notre univers par le passage de Jésus de Nazareth et par le séjour de l'Eglise, son prolongement organique. Cette enquête et ce discernement sont indispensables, sous une forme ou sous une autre, élémentaire ou savante, individuelle ou collective.

Quand tout cela est accompli, il reste encore à chacun la responsabilité de faire pour son propre compte l'expérience personnelle et spirituelle de Jésus, Fils de Dieu, à travers son Eglise dans l'histoire.

Mais ceci est une autre et plus grave affaire...

*
* *

« Le problème de l'existence de Dieu accompagné du problème des attributs de Dieu est aujourd'hui démodé... Comme devant beaucoup de notions religieuses ou semi-religieuses, la question spontanée, aujourd'hui, n'est plus ' Est-ce vrai? ' mais ' Qu'est-ce que ça signifie? ' La substitution d'un problème de sens à un problème d'existence est caractéristique [50] ».

Concédons qu'il en est ainsi. C'est précisément cette question de sens que pose le problème de l'histoire. Quelles sont les significations absolues? demande l'esprit inévitablement. Or, Dieu est le seul qui puisse endosser la responsabilité de telles significations. Sans Dieu, en qui résident justification et valeur absolues pour le temps et pour les êtres dans le temps, l'histoire n'a pas de sens. Plus exactement l'histoire n'est pas. L'homme lui-même, être historique, n'est pas.

Mais l'homme est. Il pense le temps. Il ne peut pas ne pas le penser et le vouloir comme Histoire. Aussi n'est-il pas possible d'effacer, sur l'horizon de l'humanité, l'éventualité d'une Parole de Dieu, maître de l'Histoire.

Chantilly (Oise) André DE BOVIS, S. J.
Les Fontaines.

50. R. Ruyer, *Néofinalisme*, Paris, 1952, p. 1.